

docks et des banques qui sont de véritables palais — si différents des bâtisses vite amorties que font construire la plupart de nos industriels français — est un symptôme de leur état d'esprit. Ils n'ont pas craint d'entreprendre des affaires multiples et d'attaquer tous les marchés, avec des moyens financiers restreints. Une affaire à peine en train en a subventionné une autre. Les affaires sont imbriquées. Les capitaux sont en trop grande partie sur le papier. Les capitaux de réserve manquent. Il y a surmenage. L'Allemagne tente d'accomplir un tour de force impossible : dépenser plus d'énergie qu'elle n'a pu en acquérir. Aux moments de crise, où il faut pouvoir vivre sur son propre fonds et attendre, elle est sans résistance : il lui faut vendre à bas prix et faire flèche de tous bois.

Le remède à un pareil état ne peut pas être la création de débouchés nouveaux, c'est-à-dire l'exagération d'un effort déjà hors de proportion avec la richesse allemande. Sans doute, pendant ces dernières années — quand le charbon restait sur le carreau des mines, quand les fers et les tissus ne s'écoulaient plus — des industriels allemands demandaient des débouchés nouveaux. Mais ils raisonnaient en empiriques. S'ils avaient été exaucés, ils auraient bien éprouvé un soulagement temporaire. Mais, à la première crise nouvelle, il eût été impossible à l'Allemagne épuisée, dont toutes les forces auraient été engagées au loin